



entretien avec étienne davodeau

par Thierry Groensteen

vendredi 9 septembre 2016, par [Thierry Groensteen](#)

(Septembre 2016)

Né en 1965, Davodeau publie son premier album en 1992, *L'Homme qui n'aimait pas les arbres*. Sa bibliographie compte à présent plus de vingt livres, plus quelques scénarios pour Joub ou David Prudhomme. L'adaptation au cinéma de *Lulu femme nue*, le succès public et critique d'albums tels que *Les Ignorants* ou, récemment, *Cher pays de notre enfance* (avec Benoît Collombat), ont fait de lui l'un des auteurs les plus en vue de sa génération.

Neuvième Art : Vos premiers livres étaient des fictions, et à partir de *Rural* ! vous avez alterné les fictions avec des œuvres de non-fiction. Depuis *Lulu femme nue*, et si l'on fait exception du *Chien qui louche*, il semble que ces dernières aient pris l'ascendant. Comment expliquez-vous cette évolution dans votre travail ?

Etienne Davodeau : Il y a plusieurs raisons. Mes fictions étaient déjà elles-mêmes nourries de réel, de choses tirées de mon existence personnelle. Et la non-fiction me tentait depuis longtemps. J'avais gardé durablement en mémoire les albums de Teulé *Gens de France* et *Gens d'ailleurs*, dont je voyais qu'ils allaient dans une direction intéressante. Il y avait eu aussi l'histoire de Menu et Blutch parue dans un album collectif chez Autrement, *Noire est la terre*, pour lequel ils avaient suivi pendant deux jours la présidente écolo de la Région Nord Pas-de-Calais, Marie-Christine Blandin.

Par ailleurs, j'étais à l'époque un auditeur fidèle de *Là-bas si j'y suis*, l'émission de Daniel Mermet sur France Inter, et j'étais particulièrement captivé quand l'émission prenait la forme du portrait biographique d'une personne. La façon dont c'était monté, avec un vrai rythme, rendait ça aussi vivant et passionnant qu'une fiction. Je m'étais dit, sans savoir si j'en serais capable, que ce serait intéressant d'essayer de faire la même chose en bande dessinée. Voilà quelques-uns des éléments déclencheurs. J'avais commencé à réfléchir à un projet autour de la guerre d'Algérie, parce que dans la génération de mon père, je connaissais des gens qui y avaient participé. J'ai essayé de m'approcher d'eux, de les faire parler, pour réunir les matériaux d'un livre... Mais ça ne se passait pas comme je voulais, et je ne savais pas encore vraiment quoi faire de tout ça, comment organiser ces données. Donc je continuais à faire mes albums de fiction, et voilà qu'un jour un ami paysan vient me voir et me raconte qu'avec ses deux associés ils ont décidé de passer leur exploitation en bio (c'était beaucoup moins fréquent alors que maintenant), et le jour même ils ont appris que la nouvelle autoroute Angers - La Roche-sur-Yon allait couper leurs terres en deux. Tout de suite, comme une évidence, j'ai eu l'intuition que je tenais un sujet !

... qui a donné *Rural* !, en 2001.

Oui. On en a souvent reparlé ensemble. On se souvient que ce jour-là, lui, il était consterné par ce qui lui arrivait, et moi, j'étais heureux de sentir que je tenais là un vrai sujet.



Quand vous parlez d'agriculture bio, c'est un sujet d'aujourd'hui. Tandis que dans les deux albums que nous venons de citer, il s'agit d'un retour sur des événements du passé. Je suppose que ces sujets vous intéressent entre autres parce que vous leur voyez une résonance avec des choses que l'on vit aujourd'hui...

Cela m'intéresse de montrer une partie de ce qui nous conditionne en tant que Français. Cette période-là de la Ve République, cette violence qui faisait rage pendant les années Giscard, sont très peu documentées. Sur le SAC, par exemple, il n'existe qu'un seul livre. Ce sont des faits que beaucoup de gens ne connaissent pas, alors que ce n'est pas si loin de nous. Sarkozy, par exemple, est directement issu de ce système-là. Ses parrains politiques étaient Achille Peretti (le maire de Neuilly, que nous montrons dans cette scène incroyable et jamais démentie où il vient proposer 3 milliards de francs à la veuve de Robert Boulin pour qu'elle se taise) et Charles Pasqua. À l'heure où nous parlons, ce garçon envisage de revenir à l'Élysée. Ça me semble une raison suffisante pour qu'on s'y intéresse. L'idée est d'aller mettre un coup de projecteur dans les zones d'ombre. On a rencontré, avec Benoît, des étudiants en Histoire qui tombaient des nues quand on leur parlait de tout ça.

Un lecteur m'a un jour fait remarquer que les personnages d'*Un homme est mort* pourraient être les parents de ceux des *Mauvaises gens*, qui pourraient eux-mêmes être les parents de ceux de *Rural* ! Ce n'était évidemment pas conscient de ma part, mais je dois avouer que, sociologiquement et historiquement, ça se tient.

Les Ignorants compte 267 pages, Cher pays de notre enfance 218... Est-ce que ces sujets impliquent forcément une telle amplitude ? Cela voudrait dire que le genre ne pouvait pas se développer avant que le nouveau standard du « roman graphique » n'ait fait voler en éclat le carcan des albums de 48 pages d'antan...

Bien sûr. Je suis directement issu de cette période où on a cassé le moule du fameux 48 pages. J'ai vu que l'on m'ouvrait la barrière et je suis allé explorer ces nouveaux espaces qui devenaient accessibles. *Le Constat*, qui était initialement prévu en deux tomes, est devenu un livre de 100 pages quand Guy Vidal m'a proposé d'en faire le premier titre de la collection "Long Courrier" chez Dargaud. *Quelques jours avec un menteur*, que j'ai dessiné juste après, compte à peu près 180 pages, dans un format plus petit et sans couleur. Dans un 48 pages, on ne peut pas prendre deux planches pour montrer un personnage qui fait un geste anodin d'apparence mais qui nous semble important. On est condamné à gérer les péripéties de l'action. Ce que certains appellent « le roman graphique » - à titre personnel, je n'utilise pas cette expression - en offre la possibilité, et pour moi c'est déterminant. Ce changement de paramètres concerne le fond de ce que l'on peut faire avec la bande dessinée en tant que langage. Ce n'est pas seulement l'amplitude narrative qui change, c'est l'écriture même. Évidemment, on peut désormais parfois observer une inflation dans la pagination qui ne se justifie pas toujours. Quand on peut bénéficier de cette liberté, il ne faut le faire qu'à bon escient. On voit apparaître des livres épais comme des annuaires qui auraient gagné à être plus resserrés.

J'ai relevé, dans un autre entretien, cette phrase que vous avez dite : « Il m'apparaît évident que la bande dessinée est un média idéal pour évoquer le réel, notamment grâce à sa légèreté technique, et sa capacité de proximité. » Quelle est exactement la plus-value de la bande dessinée par rapport à, mettons, un documentaire filmé ?

Les avantages sont nombreux. Pour celui-ci, je vais répondre par une anecdote. Quand nous avons sollicité Edmond Vidal, le chef du gang des lyonnais, qui a longtemps été suspecté d'avoir été le commanditaire du meurtre du juge Renaud, il nous a répondu : « Non, je ne plus être filmé ni photographié, je suis à la retraite, tout ça ne m'intéresse plus ». Benoît Collombat lui a dit : « Mais je viendrai accompagné d'un dessinateur de bande dessinée ». Et lui a alors prononcé cette phrase magique, mais ambiguë : « Un dessinateur, je veux bien. » Magique, parce que seul le dessin me permet d'approcher ce témoin. Ambiguë parce qu'on devine que le dessin lui semblait moins digne d'intérêt, moins dangereux. Ça me va. Grâce à ça, j'ai pu dessiner Edmond Vidal. Je lui ai montré les pages et il les a validées comme toutes les autres personnes que nous mettons en scène.

C'est un principe, de toujours faire valider les pages par les intéressés ?

Oui. Je l'avais appliqué pour mes livres précédents et j'ai demandé à Benoît de faire de même pour celui-ci - alors que lui n'a pas l'habitude de soumettre les extraits qu'il utilise en tant que journaliste radio quand il enregistre du son.

Est-il arrivé que des personnes demandent que les pages soient refaites ou modifiées ?

Oui, c'est arrivé. Le meilleur exemple, c'est celui que nous avons cité *in extenso* dans le livre. Le chef de la police lyonnaise de l'époque (témoin symétrique d'Edmond Vidal) nous avait reçus chez lui. Nous avons eu une discussion assez serrée, assez tendue, parce que nous lui avons mis certaines incohérences de l'enquête sous le nez. Ça l'a un peu énervé, on avait l'impression que ces faits des années 1970 remontaient à quinze jours tant ce « paisible » retraité redevenait un bloc de fureur. Cela faisait une séquence intéressante. Je l'ai dessinée, telle qu'on la voit dans le livre. Je lui envoie ces pages, et il répond par une lettre dans laquelle il propose des dialogues de substitution. Il avait tout réécrit, en édulcorant ses propos. « Entre lui (Vidal) et moi, c'est la haine à mort » devenait « Il a toujours nourri une véritable haine à mon endroit ». J'en parle avec Benoît, et nous avons décidé, après réflexion, de ne pas modifier la séquence mais de publier également la lettre. Nous nous étions engagés à soumettre les pages, à recueillir les commentaires, mais pas nécessairement à obtempérer à toutes les remarques qu'on pourrait nous faire. En général, cela se passe très bien. Pour *Rural !*, il y eut un personnage avec lequel je n'ai pas réussi à trouver un accord et qui, de ce fait, ne figure pas dans le livre.

L'image dessinée n'a pas le même rapport à la fiabilité du témoignage que l'image filmée. Elle n'a pas la même valeur d'attestation...

C'est vrai que, si nous étions venus avec une caméra, l'affaire était jouée. Dans un film, le flic à la retraite serait apparu tel qu'il s'était montré devant nous... Je pense aussi que quelqu'un qui discute simplement devant moi ne se comporte pas de la même manière que s'il était face à une caméra et un micro tenu par un perchman. Il est moins inhibé, ou moins soucieux de paraître à son avantage.

Pour *Les Mauvaises Gens*, j'avais essayé de retrouver trace du jeune prêtre qui avait initié mes parents aux nouvelles valeurs chrétiennes issues de Vatican 2, quand ils avaient 14 - 15 ans. Ils l'avaient ensuite perdu de vue bien avant ma naissance. Je l'ai retrouvé après de longues recherches et il a accepté de me rencontrer, sur une île de la Loire pas très loin d'ici. J'ai donc retranscrit notre entretien dans des planches que j'ai ensuite données à lire à mes parents. Ils en étaient assez émus. Je les ai dessinés, lisant ces planches, dans l'album. J'aime bien utiliser ces accidents de parcours, ou ces effets en retour où le récit se nourrit lui-même. Ce sont des possibilités qui me paraissent spécifiques à la bande dessinée...

Pour réaliser vos pages, sur quel type d'archive, de documents, vous appuyez-vous ? Des photos, des vidéos, des carnets de note..?

Je ne m'interdis rien. Je recherche des articles, des vidéos d'archive... Avant Internet c'était plus compliqué, maintenant c'est devenu assez facile. Et puis j'ai toujours un petit appareil photo. Il me sert de pense-bête au niveau visuel. Plutôt que de dessiner un engin agricole, je préfère le prendre en photo. Je photographie aussi souvent les personnes à la fin de l'entretien, dans leur décor. Les lieux dans lesquels les gens vivent sont souvent très significatifs. Par ailleurs je prends des notes sur un petit carnet, mais je

La planche qui circule dans la presse depuis quelques jours montre un casting improbable : Jeanne d'Arc, Molière, le général Dumas (père d'Alexandre), Jules Michelet et Marie Curie...

Oui, nous avons choisi ce biais original, d'un récit fictionnel. Ces cinq personnages historiques reprennent vie en 2016. Ils viennent de voler le cercueil de Pétain, dont ils soupçonnent que d'aucuns s'appêtent à faire un usage contestable, et ils partent sur les routes de France avec ce bagage encombrant. C'est un *road movie* assez débridé, qui les fait passer par des hauts lieux de l'histoire nationale et rencontrer beaucoup de gens. Ce récit porte l'ambition d'ébranler quelques certitudes sur l'histoire de France.

Vous connaissez les responsables de la Revue dessinée, Kris, Sylvain Ricard et Franck Bourgeron, depuis longtemps ?

Je les connais plutôt bien, et j'apprécie leur démarche, oui. Ils m'avaient contacté dès le début de leur projet. *La Revue dessinée* a prépublié les deux premiers chapitres de *Cher pays de notre enfance*, mais c'est la seule contribution que j'y ai apportée à ce jour.

J'imagine que vous n'avez pas manqué d'être également sollicité pour les collections "Sociorama" chez Casterman et "La Petite Bédéthèque du savoir" au Lombard...

En effet, je l'ai été. Ces deux initiatives sont très intéressantes. Mais un livre, c'est deux années de ma vie. J'ai envie de conserver un rythme de travail supportable, je ne peux donc pas donner suite à toutes ces sollicitations extérieures. Par ailleurs, on constate actuellement un effet de mode qui bénéficie à la bande dessinée de non-fiction. Tous les éditeurs se mettent à en proposer, alors qu'ils n'en voulaient pas il y a quinze ans. Je me souviens que quand j'ai commencé à dessiner *Rural !*, j'ai travaillé six mois sans éditeur parce qu'ils regardaient tous ce projet avec suspicion. J'ai commencé à réaliser ce genre de livres avant qu'il ne soit à la mode ; je pense que je continuerai quand la mode sera passée. La non-fiction est désormais un genre de la bande dessinée, comme l'*heroic fantasy*, l'humour ou l'érotisme. Il n'est pas, en soi, plus vertueux. Je crois que c'est une discipline difficile et, comme tous les genres, on y trouve le pire et le meilleur. Pour la bande dessinée en général, l'intérêt est que ces livres peuvent lui amener de nouveaux lecteurs intéressés d'abord par le sujet abordé. C'est ce que les éditeurs ont bien compris...

Propos recueillis à Angers par Thierry Groensteen le 11 juillet 2016.